

Une solidarité internationale : Constance Smedley et la fondation des *Lyceum Clubs* internationaux

Discours de Madame Grace Brockington

Le 20 juin 1904, un événement extraordinaire vint troubler l'arrogante confrérie masculine qui régnait sur le quartier des clubs de Londres. Devant l'ancien bâtiment du *British Imperial Service Club*, le Club du Service Impérial britannique, situé au cœur de Londres, les passants se retournaient en voyant des *femmes* aux balcons et fenêtres du club. Tous les journaux de l'époque rapportèrent ce fait remarquable, car ces femmes ne s'étaient pas seulement infiltrées provisoirement dans le sanctuaire de ce club masculin, elles avaient véritablement pris possession des lieux pour y fonder leur propre association, exclusivement réservée aux femmes. Cette association, appelée désormais le *Lyceum Club International pour les femmes artistes et écrivains*, allait se développer dans les années à venir, se dotant progressivement d'une prestigieuse réputation et s'établissant en Europe et dans différentes parties de l'Empire britannique. Elle devint un centre social et culturel pour femmes et connut un immense succès qui s'étend jusqu'à nos jours, comme en témoigne la conférence qui se tient aujourd'hui.

- 128 Piccadilly

Vous voyez là une photographie récente du bâtiment où fut fondé le tout premier *Lyceum Club International*, à Londres. Sa magnifique façade laisse imaginer le sentiment d'excitation et de solennité qui devait régner lors de l'inauguration du club. Un siècle plus tard, on peut encore s'interroger sur les raisons qui ont poussé le *Lyceum* à acquérir un bâtiment si grandiose : qui était derrière cette entreprise si extraordinaire ? dans quelles circonstances le club fut-il créé ?



Le *Lyceum* n'était pas le seul club pour femmes en Angleterre à cette époque—loin de là. Les clubs pour femmes commencèrent à se développer dès les années 1880. En 1882, on recense seulement deux clubs réservés aux femmes, mais en 1890, leur nombre s'élève déjà à 21, et en 1906, on compte jusqu'à 36 clubs pour femmes à Londres. Ces clubs n'étaient pas seulement destinés aux femmes de l'aristocratie ou de l'élite intellectuelle de Londres ; certains étaient aussi ouverts à d'autres classes sociales, celles des actrices, des secrétaires et des petites employées. En fait, le succès croissant de ces associations pour femmes témoigne des nouvelles aspirations des femmes et de leur volonté d'égaliser, voire de surpasser l'institution victorienne des clubs exclusivement masculins. Dans ce contexte, face au développement de ces clubs réservés aux femmes, comment expliquer le succès grandissant du *Lyceum* ? Qu'avait-il à offrir de si différent, pour que tant de femmes se pressent dans les imposantes salles de ses locaux londoniens ?

Le *Lyceum* devait son succès, me semble-t-il, au fait qu'il parvint d'emblée à allier l'autorité et le poids d'une institution prestigieuse à l'esprit réformateur d'un groupe de pression politique. Ainsi, en faisant campagne en faveur des droits de la femme et de la coopération internationale, le *Lyceum* remettait en question les valeurs traditionnelles de l'*establishment* anglais, tout en demeurant lui-même une importante figure de cet *establishment*. Personne ne mettra en doute l'importance du *Lyceum* en tant qu'institution ; par contre, son engagement politique, que l'on peut qualifier de progressiste, n'a pas toujours reçu l'attention qu'il mérite. C'est donc sur l'aspect réformateur du *Lyceum* que je vais tenter de mettre l'accent dans ce qui suit.

Une annonce parue en 1910 dans *The English Woman's Yearbook*, les Annales de la femme anglaise, met en lumière les grands traits qui distinguaient le *Lyceum* de tous les autres clubs pour femmes. Comme son nom l'indique, le *Yearbook* était une publication annuelle recensant toutes les activités professionnelles et les loisirs accessibles aux femmes. C'est dans ces annales que le *Lyceum* choisit de se faire connaître. D'après l'annonce de 1910, le *Lyceum* n'était pas un club ordinaire : il ne s'agissait pas seulement d'un lieu de réunion, mais aussi d'un bureau d'information, unique en son genre, conseillant les femmes sur leurs choix professionnels, d'une galerie d'art permanente et, surtout, d'un réseau international de clubs à travers toute l'Europe. Le *Lyceum Club International* répondait donc à lui seul à toutes les attentes des femmes en matière d'émancipation, de culture et d'échanges internationaux. L'idée de Constance Smedley, la fondatrice du club, était, d'après l'annonce, d' « établir de centres intellectuels et artistiques » à travers le monde, afin de « promouvoir les échanges

intellectuels entre les femmes cultivées de toutes les nations ». Cette dernière citation attire notre attention sur le programme visionnaire de la fondatrice du *Lyceum*, Constance Smedley.

- Constance Smedley

Constance Smedley naquit en 1876 dans la cité industrielle de Birmingham, dans les *British Midlands*, la région du centre de l'Angleterre. Son père était un homme d'affaires aisé, sa mère une femme cultivée qui obtint une décoration du gouvernement français pour ses services pour la promotion des relations franco-anglaises. Constance Smedley grandit donc dans un environnement qui encourageait les femmes à s'intéresser activement à l'Europe continentale. Très tôt, Constance se révéla une artiste de talent : l'une des meilleures élèves de l'École d'Art de Birmingham, elle publia dès l'âge de 16 ans sa première illustration dans



une revue nationale. Très vite pourtant ses intérêts se tournèrent vers le théâtre et là aussi elle connut un rapide succès, comme auteur dramatique. À l'âge de vingt ans, elle déménagea avec sa famille à Londres, où elle entama une carrière de journaliste et romancière. Son handicap physique, sans doute causé par une polio infantile, ne l'empêchait que rarement de poursuivre ses ambitions et d'attirer l'admiration de tous. Dans sa jeunesse, elle frappait ses amis par sa « radiante personnalité » qui « ne voyait jamais aucune raison à ce que l'on ne tente pas d'accomplir le projet le plus ambitieux que l'on puisse concevoir ». La photo que vous voyez ici, prise dans sa jeunesse par un photographe professionnel, nous donne une impression d'exubérance théâtrale et chaleureuse.

Les premières publications de Constance Smedley explorent avec beaucoup de finesse et de perception les dilemmes auxquels la femme moderne devait faire face. Je vous signalerai en particulier l'essai intitulé *Women :A Few Shrieks !*, un extravagant plaidoyer féministe publié en 1907, ses dialogues journalistiques réunis dans un ouvrage intitulé *The Boudoir Critic*, publié en 1903, ainsi que son roman en deux parties, *An April Princess* suivi de *The June Princess*. *An April Princess* est son premier roman et celui qui connut le plus de succès. Avec sa finesse d'esprit et son extravagance, il plaça Constance sur le devant de la scène littéraire anglaise, applaudi par les critiques comme « un long éclair plein d'éclat », « le

champagne de la jeunesse, de l'originalité, de l'intelligence et de la confiance de soi ». Ce roman, en partie autobiographique, relate l'histoire d'une jeune femme qui vit dans un conte de fées, en imaginant qu'elle est une princesse, régnant sur son propre royaume constitué par ses amis, tout en traitant avec une impertinence charmante les règles de la société. La publication de cet ouvrage, en 1903, coïncide avec la fondation du *Lyceum*, alors que le roman qui lui fait suite, intitulé *A June Princess*, ne paraîtra que six ans plus tard, au moment précis où Constance s'apprête à quitter le club. Les deux volumes apparaissent donc comme deux jalons qui marquent le cours de la carrière de Constance, le premier proclamant les ambitions littéraires d'une jeune écrivain, le second exprimant de manière plus sobre les méditations de Constance sur son expérience de la vie publique.

Constance Smedley prit la décision de fonder le *Lyceum* après son expérience malheureuse dans un club londonien pour femmes écrivains, le *Writers' Club*. La plupart des membres de ce club étaient des femmes pauvres, luttant pour préserver leur respectabilité tout en développant leur carrière professionnelle. Mais le club n'offrait à ses membres que le plus strict minimum en matière d'hospitalité et ne parvenait donc pas à soutenir ces femmes dans leurs ambitions professionnelles. Face à cette situation, Constance, avec la clairvoyance et l'audace qui allaient la mener si loin, suggéra au Club qu'il améliore la qualité de ses services et, devant le refus des responsables de considérer sa proposition, elle décida de fonder une nouvelle institution intellectuelle, le *Lyceum*, qui pourrait rivaliser avec le *Writers' Club*. Le problème, selon elle, était, qu'à la différence de leurs collègues masculins, qui pouvaient recevoir avec style tant chez eux qu'à leur club, les femmes qui travaillaient n'avaient pas cette possibilité. À l'époque, il était en effet beaucoup trop compromettant pour une femme de recevoir chez elle et, d'un autre côté, la qualité du service (et en particulier de la nourriture) qu'offrait leur club n'était pas suffisante pour pouvoir y organiser des dîners d'affaires ou des réceptions. Constance espérait, en fondant le *Lyceum*, pallier à ce manque et créer un lieu de réunion où les femmes pourraient avoir dans leur vie professionnelle les mêmes possibilités et avantages que les hommes. Comme elle l'affirme dans ses mémoires, le club « visait à être une association socioculturelle pour femmes cultivées, où les femmes à faibles ou larges revenus pourraient se sentir part de l'aristocratie intellectuelle, et entrer librement en contact avec des hommes et des femmes du monde entier ».

Considéré d'emblée comme une institution stable et respectable, le *Lyceum* pouvait négocier des débats féministes controversés avec tact et modération, en conciliant les modèles traditionnels de la femme avec des idées radicalement nouvelles défendant la libération de la femme. En particulier, il fournissait aux femmes qui travaillaient la respectabilité et la

légitimité dont elles avaient tant besoin, dans un monde où beaucoup désapprouvaient encore qu'une femme exerce une activité professionnelle en dehors du foyer familial. L'argument de l'époque était celui de la 'séparation des sphères'—la sphère publique, celle de l'activité professionnelle et politique, réservée aux hommes, et la sphère privée, domestique, réservée aux femmes. Or, les femmes se mirent à progressivement remettre en question cette séparation arbitraire en proclamant leur droit au travail et en créant des organisations, comme les clubs, qui leur permettaient de participer à la vie publique. Dans ce contexte, il est remarquable que le *Lyceum* parvint à éviter toute accusation d'illégitimité en se présentant comme une extension de la sphère domestique. Ainsi, à l'occasion du premier anniversaire du club, la présidente du *Lyceum*, Lady Balfour, déclara ceci : « nous voulons que ce club, établi par les femmes, soit à l'image de ce dont nous avons toujours été fiers que soient nos foyers anglais, établis par les femmes—lieux de bonne réputation, d'intégrité et d'idéaux ». En se réappropriant ainsi le langage de la domesticité et de la moralité, Lady Balfour anticipait toute critique de la part de ses détracteurs, en suggérant qu'un club réservé aux femmes ne saurait constituer une menace pour les valeurs sociales traditionnelles des femmes.

Et pourtant, les écrits de Constance Smedley semblent indiquer que le programme de du *Lyceum* était beaucoup plus audacieux. Constance Smedley avait en effet la ferme intention de promouvoir dans le *Lyceum* le suffrage universel et d'en finir une fois pour toutes avec la notion traditionnelle de 'séparation des sphères'. Selon elle, les femmes devaient rivaliser avec les hommes non pas en tant que femmes, mais en tant que professionnelles. Comme elle le déclare avec humour, « nous admettons volontiers que nous ne sommes, comme les hommes, que des êtres humains et décidons à l'unanimité de nous abaisser à n'être que leurs camarades et leurs égaux ». Constance cherchait par là non seulement à soutenir les femmes, mais aussi à les libérer des entraves imposées par l'idéal traditionnel de la féminité. Ainsi, tout en accueillant des femmes artistes, le *Lyceum* évitait de protéger leur art dans le domaine de la critique d'art. Aussi Constance se réjouit-elle, comme elle le note dans la revue du club de 1905, en constatant que l'on « commence à abandonner l'éternel rengaine 'de femmes' et à parler d' 'excellent travail' plutôt que d' 'excellent travail de femme' ».

Son roman *On the Fighting Line*, publié en 1915, explore les stéréotypes sexuels que le *Lyceum* cherchait précisément à dépasser. L'héroïne, Minnie Blunt, représente toutes les contradictions, les désavantages et les illusions que les femmes modernes devaient combattre. Elle gagne un salaire de misère comme secrétaire, tout en se consacrant avec un idéalisme passionné à son travail. Elle vit dans la précarité la plus absolue, tout en couvrant les murs de son misérable logement d'affiches représentant ses héros masculins. Son idéal de « l'Homme

Véritable », incarné en la personne de Mr Richard, son jeune et viril patron, compense la monotonie de son existence. Minnie et Mr Richard entament alors une liaison, mais leur idylle, qui ne vit que d'illusions romantiques, tourne bien vite au vinaigre. Leurs attentes respectives sont trop différentes, et Minnie se rend compte que ses aspirations de femme moderne et professionnelle ne sont pas compatibles avec son idéal conventionnel de l'homme et du couple. Son désir de suivre les traces de ses héros irrite Mr Richard. Comme elle le note dans son journal, après leur premier baiser, « il déteste que les femmes ne soient pas féminines et il va devoir brûler de ses baisers toute la dureté qui est en moi ». Bien qu'elle soit elle-même une femme célibataire et professionnelle, elle se cramponne au principe qui veut que « les hommes donnent tout aux femmes et travaillent pour elles » ; mais lorsque Mr Richard offre de subvenir à ses besoins, elle se sent humiliée. Et tandis que ses rêves partent en lambeaux, Minnie découvre que durant tout ce temps le bonheur l'attendait en la personne de son voisin Jack, un doux écrivain prenant part aux réunions des Suffragettes. Le mépris de celui-ci pour les rôles traditionnels impartis tant aux hommes qu'aux femmes fait de lui, selon Minnie, « le seul homme pour lequel le mariage ne soit pas une perpétuelle épreuve, mais un camaraderie heureuse et intéressante ».

Pour Constance Smedley, la vie domestique n'était en grande partie qu'une vie d'exploitation sans protection. Comme le déclare Minnie, « il n'est pas prudent de donner tant de pouvoir aux hommes. Ils peuvent l'utiliser pour rendre leur propre vie meilleure, mais pas pour protéger les plus faibles ». Les femmes devaient pouvoir travailler—non pas, comme la plupart d'entre elles, par pure nécessité, mais pour la dignité et la satisfaction personnelle que cela pouvait leur apporter. Constance affirmait d'ailleurs : « une chose extraordinaire est en train de se produire. [... La femme] n'apprend pas seulement à gagner sa vie, mais elle apprend aussi à aimer son travail ». Sur ce point, Constance rejoignait l'opinion grandissante qui réclamait la reconnaissance et le respect des femmes exerçant une activité professionnelle. Ainsi, *The English Woman's Yearbook* de 1882, par exemple, préfaçait son catalogue des ressources professionnelles accessibles aux femmes d'une polémique défendant le plein usage de ces ressources. L'emploi d'une femme, déclare la préface, « donne à la vie un zeste et une dignité que ne connaissent pas celles qui sont oisives et ne recherchent qu'une vie de plaisirs ».

Le *Lyceum* s'autoproclamait donc comme une ressource unique pour les femmes dont le travail était devenu une véritable vocation, tout en prenant en considération—de manière stratégique—la poursuite du plaisir. En témoignent les magnifiques locaux qui abritaient le *Lyceum* de Londres, lui conférant une aura aristocratique. Tout en s'affirmant différent des

autres clubs de prestige, le *Lyceum* recherchait aussi le patronage de la haute société, en réutilisant les structures sociales déjà existantes pour mieux y accueillir cette nouvelle classe de femmes professionnelles. La participation des élites sociales était nécessaire parce que celles-ci avaient le temps et les moyens de se consacrer à la vie du club, tout en conférant à celui-ci un prestige considérable. Parmi les membres du club, on comptait non seulement des femmes artistes, écrivains et médecins, mais aussi « les épouses et les filles d'hommes distingués ». Ces critères très variés pouvaient, semble-t-il, créer un conflit entre, d'une part, les valeurs liées à l'indépendance professionnelle des femmes et, d'autre part, la dépendance des femmes par rapport aux hommes. Il apparaît en effet que dès le début le club devait lutter pour satisfaire les attentes parfois fort différentes de ses membres. Ainsi, les lettres qu'adresse Constance à sa famille depuis l'Allemagne, rédigées en 1904, à l'époque où elle participait à la création d'un club à Berlin, révèlent clairement l'existence d'un point de rencontre entre la haute société et la classe professionnelle. « On a obtenu du milieu de la cour de s'occuper du club », écrit-elle le 9 juin, relatant avec enthousiasme sa rencontre avec des femmes comme la Comtesse Von Buhlow, la Baronne Von Sutton et la Princesse de Rohan, qu'elle décrit comme « la plus belle femme au monde, vêtue d'un manteau bleu clair, très jeune avec des cheveux blancs comme neige et couverte de diamants ». Elle se montre enchantée quand la Comtesse Von Groeber accepte de prendre en charge le comité social du club et elle se donne pour mission d'éradiquer toute tension entre celles qu'elle appelle « les membres exerçant une activité professionnelle (*working members*) et les membres de la haute société (*society members*) ». Elle est bien décidée à « opérer une fusion entre les éléments » et à « les faire se sentir part, toutes ensemble, d'une communauté unique de femmes ».

Cette ambition de concilier et d'unifier les différentes classes sociales qui composaient le *Lyceum* était au cœur du programme cosmopolite de Constance Smedley. Sa croyance joyeuse en l'unité de la nature humaine nourrissait son ambition de créer un réseau mondial de clubs jumeaux unis par un idéal commun. Ce fut sans doute par simple prudence que le *Writers' Club* rejeta à l'origine ce que Constance décrivait comme « le projet simple de créer un Club mondial avec des clubs jumeaux dans toutes les grandes capitales du monde » car l'ambition de celle-ci fut, dès le début, dévorante. Constance aspirait en effet à la fois à démolir le ghetto constitué par les discriminations sexuelles et à créer une organisation socioculturelle internationale destinée à promouvoir la paix dans le monde et la démocratie. Bien avant que le *Lyceum* n'acquière ses premiers locaux en 1904, elle avait déjà entamé les négociations concernant la formation des centres européens et elle consacra du reste la majeure partie des six années qui suivirent la fondation du *Lyceum* de Londres à participer à l'établissement de

clubs jumeaux en Europe. Son roman *The June Princess* fait explicitement référence aux idéaux qui la conduisirent à promouvoir l'esprit du club avec tant d'acharnement. La princesse héroïne de son roman, véritable *alter ego* de Constance, est représentée dès la première scène travaillant sans relâche à l'organisation d'un club imaginaire, dans la chaleur étouffante d'un matin d'été. Quand une amie lui demande comment elle peut supporter de travailler si dur pour les autres, elle répond allègrement que « ce n'est pas pour les autres ; c'est pour l'Internationalisme ». Le club, explique-t-elle,

réunit véritablement les femmes du monde entier et leur fait comprendre ce qu'elles sont capables de faire les unes pour les autres [...]. Vois-tu, c'est une idée si belle et si sage que d'unir le monde entier.

Ces mots, qui nous semblent aujourd'hui bien optimistes, Constance les écrivit en 1909, cinq ans avant que n'éclate la Première Guerre Mondiale. Mais avec le recul, on peut constater que l'ombre de la guerre planait déjà sur la fondation du *Lyceum*, plaçant celui-ci dans le contexte plus large des débats sur la guerre et la paix, l'identité nationale et l'internationalisme. Le début du 20^{ème} siècle fut en effet dominé par de nombreux changements et bouleversements, par la construction des Empires coloniaux ainsi que par la consolidation des identités nationales. C'est durant la première décennie du 20^{ème} siècle que l'Angleterre pressentit pour la première fois ce qui allait être le long déclin de sa puissance mondiale. La Guerre des Boers, qui dura de 1899 à 1902, révéla les faiblesses et l'impopularité de l'Empire britannique, alors même que l'unité et la puissance croissante de l'Allemagne augmentaient encore sa vulnérabilité en cas d'attaque. La multiplication des Traités européens de défense, l'escalade des conflits dans les Balkans et la course à l'armement contribuèrent à générer un climat de guerre. Dès les années 1880, les femmes d'Angleterre s'impliquèrent de plus en plus dans leur soutien à l'Empire britannique et établirent des organisations impérialistes comme le *Women's Imperial Club* ou la *Victoria League*.

À la même époque, toutefois, on vit se développer un contre-courant à tendance internationaliste qui remettait précisément en question le modèle d'un état-nation au pouvoir militaire fort. Dès la fin du 19^{ème} siècle, des organisations internationales commencèrent à se développer dans le but de créer une communauté internationale. Dans ce contexte, le mouvement pacifiste connut une renaissance et fut de plus en plus actif dans la défense de causes progressistes, telles le socialisme ou le féminisme, organisant des congrès internationaux pacifistes, en réponse à l'augmentation croissante des tensions politiques entre les pays d'Europe. Toutes ces tentatives, même si elles allaient se révéler vaines, contribuèrent pourtant à créer le sentiment que la guerre n'était pas inévitable et que l'Europe

pouvait parvenir à la paix. La plupart de ces nouvelles organisations concentraient surtout leurs activités sur la coopération culturelle. Parmi elles, on comptait, en France, la société *Concordia*, fondée en 1895 ; en Angleterre, la *British International Society of Sculptors, Painters and Gravers*, fondée en 1897 ; en Italie, la *Societa Internazionale degl'Intellettuali*, créée en 1909 et en Allemagne, le groupe *die Brücke*, créé en 1911. Dans cette perspective, les efforts du *Lyceum* pour développer la paix dans le monde en facilitant la coopération entre les femmes artistes, écrivains et intellectuelles faisaient partie de cette nouvelle tendance de l'internationalisme culturel.

Il vaut la peine de noter ici que ma propre fascination pour Constance Smedley et le *Lyceum* naquit au moment où j'entrepris, dans le cadre de mon doctorat, des recherches sur le mouvement pacifiste anglais. Au cours de ces recherches, je me suis surtout intéressée au rapport entre le pacifisme et l'art moderne du début du 20^{ème} siècle. La contribution majeure du *Lyceum* au développement d'une concorde internationale à travers l'art est, encore de nos jours, négligée par l'érudition moderne, et pourtant je suis convaincue qu'elle mérite bien plus que d'être simplement mentionnée dans nos livres d'histoire.

Le début du 20^{ème} siècle ne fut pas seulement une période de bouleversements politiques, ce fut aussi une époque d'intense expérimentation artistique. Les voyages qu'effectua Constance Smedley à travers l'Europe pour promouvoir l'esprit du *Lyceum* lui fournirent en même temps l'opportunité unique d'entrer en contact avec les conceptions modernistes de l'art, lesquelles allaient nourrir sa propre vision de l'art comme véhicule du changement social.

- Le comte Harry Kessler

Son amitié avec le comte Harry Kessler, le mécène allemand de l'art moderne, poussa Constance à établir un lien entre les théories modernes d'unité esthétique et la politique des relations internationales. Comme Kessler, elle défendait la conception que tous les arts ne formaient essentiellement qu'un seul art, conception qui lui fournit une métaphore pour exprimer son idéal d'unité internationale. En compagnie de Kessler, se



souvent-elle avec enthousiasme, « un monde unifié, dominé par l'entente mutuelle et l'amour du Beau, semblait naturel et inévitable ». La coopération artistique constituait donc la pierre de touche de la campagne du *Lyceum* pour promouvoir l'amélioration des relations internationales. Les différents clubs organisèrent des expositions présentant les œuvres de différents membres et lors d'une exposition d'art anglais à Berlin, Constance fit exposer, de manière tout à fait symbolique, un ensemble de livres allemands reliés par des relieurs anglais. En 1906, le *Lyceum* contribua à l'organisation d'une importante exposition d'art moderne allemand à Londres. L'idée en fut suggérée à l'occasion d'un dîner au *Lyceum*, et le *Lyceum* abrita d'ailleurs la réception célébrant l'ouverture de l'exposition. Bien plus, les organisateurs, dont faisait partie Constance, étaient pleinement conscients de l'importance diplomatique d'une telle exposition. Comme l'indique le catalogue de l'exposition, il s'agissait là d'un symbole des relations amicales entre l'Angleterre et l'Allemagne, l'art constituant « l'une des meilleures garanties de l'entente entre nations ». Et c'est précisément afin d'offrir une telle garantie que le *Lyceum* assura la coordination entre ses membres durant la décennie précédant la Première Guerre Mondiale. Comme l'affirme Constance à travers le personnage de son roman *The June Princess*, « les différentes formes d'Art doivent constituer le lien le plus sûr pour unir le monde entier, parce que l'Art maintient l'entente universelle ».

Toute organisation internationale encourt le risque d'accorder plus de pouvoir à une nation au détriment des autres. Mais la détermination de Constance Smedley à créer un réseau de *Lyceum clubs* indépendants et égaux venait justement défier le modèle impérial de clubs organisés selon une structure hiérarchique, avec Londres à son sommet. Ainsi, lors de l'ouverture du *Lyceum club* de Berlin, Constance évoqua plutôt le modèle d'un cercle, une forme unifiée sans commencement. Elle n'eut de cesse d'encourager l'indépendance des clubs européens, affirmant que « le plus grand obstacle sur la route du *Lyceum* vers une Solidarité Internationale serait d'avoir une domination britannique ». Sa profonde antipathie à l'égard de toute forme de hiérarchie fut dès le départ explicite, conformément à l'opinion que « le Club originel n'occupait *pas* par rapport aux *Lyceums* étrangers une position comparable à celle de la Mère Patrie envers ses dominions ».

- *Britannia accueillant ses filles*



Ce dessin d'enfant, représentant *Britannia accueillant ses filles*, qui gagna le premier prix d'un concours organisé par les femmes impérialistes de la *Ligue Victoria*, est exemplaire du type d'imagerie et de discours contre lesquels luttait Constance Smedley. La métaphore de la famille, et en particulier de la mère et de l'enfant, était abondamment utilisée dans la rhétorique impérialiste. Constance préférait parler de clubs jumeaux travaillant à l'unisson tout en conservant leur autonomie et égalité. Ainsi, quand le comité fondateur du *Lyceum club* de Florence refusa d'accepter des subsides ou une direction venus d'Angleterre, ou lorsque le *Lyceum* de Paris décida de créer son propre système administratif, Constance ne put qu'approuver ces manifestations d'indépendance. Il est donc fondamental de ne pas confondre la notion d'internationalisme défendue par Constance Smedley avec le globalisme d'entreprises qui semble aujourd'hui menacer les nations démocratiques. En réalité, Constance tentait de promouvoir un savant équilibre entre une coopération globale et les identités nationales. Dans son roman *The June Princess*, elle représente le club au service des cultures nationales, le décrivant comme « le bureau central, dans chaque pays, rassemblant ce qu'il y a de meilleur dans ce pays ». Comme l'affirme l'un des personnages, « nous avons tendance à oublier nos devoirs envers notre pays si nous ne pensons pas parfois *en termes de pays* ; et donc il est admirable d'organiser des dîners en l'honneur d'autres nations et de comprendre leur point de vue. Cela ouvre l'esprit ».

L'établissement d'un réseau international était une opération à la fois ardue et délicate. Les lettres qu'écrivait Constance Smedley depuis l'Europe rendent compte tant du côté

passionnant que de la complexité d'un tel projet. À Berlin en juin 1904, elle évoque une importante réception au Palast Hotel, où elle travailla jusqu'à minuit pour promouvoir le club (« c'était fantastique, s'écrit-elle, sauf qu'il n'y avait rien à manger à part des chocolats et de la limonade »). À cette occasion, deux personnalités éminentes, la Princesse de Rohan et la Comtesse de Brazza, qui lui faisaient l'honneur de leur compagnie, commencèrent à se disputer sur la question de savoir qui allait organiser la publicité du club. Constance Smedley fut obligée d'intervenir avec tact pour parvenir à un compromis. De manière générale, Constance s'impliquait dans toutes les négociations liées à l'activité du club, faisant le compte du loyer, des dépenses courantes, et des frais d'inscription. Elle veillait aussi à entretenir de bonnes relations avec la presse nationale des différents pays et déléguait les tâches de tous côtés. Comme elle le confesse elle-même dans une lettre adressée à sa famille, « je laisse toute personne que je rencontre faire des listes, rencontrer des gens à ma place et en général occupée à une tâche ». Elle adorait le côté glamour et animé des réceptions dans les clubs étrangers, décrivant en détail les invitées et leurs élégantes toilettes. Après une soirée particulièrement réussie à Berlin, elle note qu'il y avait « des toilettes de toutes sortes, depuis les robes de soirée aux tenues de jour, de très intelligentes et de très jolies femmes, et chacun semblait s'amuser. Je pense qu'il est bon d'avoir toutes sortes de toilettes ». En Italie en 1908, elle s'efforça d'attirer les « femmes les plus puissantes et les meilleures » du pays, et les contemple avec admiration établir leur propre club, complètement indépendamment du *Lyceum* de Londres. Comme elle le fait remarquer à son père, « l'intelligence de ces femmes est de *tout* premier ordre. Il est merveilleux de voir les hommes italiens tirer leur chapeau à leurs congénères féminines ».

Ce sens du triomphe de la femme met en évidence le lien étroit entre l'internationalisme de Constance Smedley et sa campagne en faveur de l'émancipation des femmes. Dans son esprit, ces deux idéaux n'en formaient qu'un. En effet, comme elle le suggère avec une pointe de féminisme exacerbé, les femmes sont bien mieux équipées que les hommes pour accomplir la paix dans le monde. En Allemagne, par exemple, l'idéalisme des femmes qu'elle rencontrait par l'intermédiaire du *Lyceum* contrastait péniblement avec ce qu'elle décrit comme « l'arrogance et l'impolitesse d'une certaine partie de la communauté masculine, non seulement en Allemagne, mais partout dans le monde ». Deux de ses romans développent ce thème avec une éloquence particulière. Dans son roman *On The Fighting Line*, mentionné plus haut, l'héroïne Minnie Blunt travaille pour une entreprise coloniale, l'*Imperial Alliance Trust*. La foi aveugle de Minnie dans les valeurs impérialistes de l'entreprise va de pair avec son admiration pleine d'illusions pour l'esprit chevaleresque masculin. Elle idolâtre

les héros de l'Empire, mais sa découverte que l'*Imperial Alliance Trust* est coupable de fraude précipite ses désillusions à propos des hommes, de l'empire et des valeurs militaristes qu'ils incarnent. Elle se rend compte que les distinctions conventionnelles entre hommes et femmes, ainsi qu'entre nations, ne sont qu'artifices et prétextes pour justifier la guerre.

Un autre roman de Constance Smedley explore cette relation entre la guerre et le rôle traditionnel des femmes. Il s'agit de *Justice Walk*, publié en 1922, mais écrit sept ans plus tôt, alors que la guerre fait rage. Il met en scène Johanna Hervey, une artiste rebelle qui finit par mourir dans la solitude et la précarité parce que la société rejette son art révolutionnaire et ses principes moraux sans compromis. En guise de testament, elle rédige une lettre qui condamne ses détracteurs. Dans cette lettre, elle établit un lien direct entre la subordination des femmes et la psychologie perverse de la guerre. Elle y compare l'esprit de la femme conventionnelle à une boîte à couture remplie de bricoles sentimentales qui séduisent les hommes et les poussent à accepter la sentimentalité perfide de la guerre. Ces bricoles, avertit Johanna Hervey,

inondent les champs de bataille
Elles empêtrent les soldats [...]
Elles les étouffent par la connaissance de la gratitude des femmes.
Elles réchauffent la main qui tue leurs semblables.

Elle invite les femmes à rejeter toute sensiblerie féminine et à s'ériger en pacificatrices. Les femmes devraient coudre « ensemble les vêtements du monde avec les fermes et belles aiguilles de l'amour de l'Humanité ».

En 1909, Constance Smedley démissionna de son poste de Secrétaire des *Lyceum Clubs*, après six ans d'intense activité. Ses motivations étaient multiples : tout d'abord, son mariage avec l'artiste Maxwell Armfield ne lui permettait plus de s'occuper pleinement des affaires du club. Ensuite, elle désirait poursuivre ses propres ambitions d'écrivain, en espérant que les clubs soient suffisamment bien établis pour pouvoir fonctionner sans son aide. Comme elle l'écrit à sa mère en 1912, « le fondement international du club est désormais bien établi, et je suis parfaitement convaincue que je ne manquerai à personne, tout comme je sais que



l'activité du club ne fait plus partie de mes priorités ». Constance a accompli un travail phénoménal pour mener à terme son projet. Une lettre écrite depuis Berlin en juin 1904 témoigne de l'énergie qu'elle mettait à en promouvoir l'esprit : « J'ai une journée pleine de rendez-vous », explique-t-elle, suivie d'une réception à la Philharmonie, puis à 22h un rendez-vous avec un éditeur qui allait durer au moins deux heures, et le jour suivant commence dès 7 heures. « J'ai la grippe et une migraine terrible aujourd'hui », se plaint-elle, « mais même à l'agonie je crois que je continuerais—je suis si enthousiaste—il y a tant à faire [...]. Pardonne-moi ces ennuyeux bavardages à propos du club. Je ne pense qu'à cela ».

Et pourtant, il me semble qu'à la longue les compromis que réclamait l'institution du club finirent par lui peser. Constance était elle-même provocatrice, radicale, directe, voire révolutionnaire, et il lui était souvent difficile de se soumettre à l'image de respectabilité que le club se devait de promouvoir. Le *Lyceum* lui avait longtemps fourni la couverture conventionnelle dont elle avait besoin pour mener à bien ses projets de réforme, mais elle sentait qu'elle pouvait désormais agir indépendamment du club. À travers l'héroïne de *The June Princess*, elle exprime toute son ambivalence à l'égard du club : « J'ai aimé les idéaux », s'exclame-t-elle, « j'ai aimé le monde, et ce fut fantastique de en voir grandir les débuts, mais parfois je me sens emprisonnée [...]. Je n'aime pas les responsabilités. J'aimerais redevenir un simple individu. Oh ! La liberté a toujours été ma motivation ». C'est sur cette redécouverte d'elle-même comme simple individu que s'achève mon exposé. Par la suite, Constance et son mari se consacrèrent au théâtre, créant leur propre compagnie théâtrale, et produisant des pièces dans les provinces anglaises, à Londres et aux États-Unis. Et bien que Constance ne jouât plus aucun rôle public dans le *Lyceum*, elle n'eut de cesse de promouvoir publiquement les principes de la coopération internationale, de l'égalité des femmes et de la réussite professionnelle, qui avaient fait du *Lyceum* une institution si extraordinaire et durable. Dès la fondation du *Lyceum*, ces principes inspirèrent les femmes du monde entier et cent ans plus tard, ils continuent de nous inspirer. Permettez-moi, Mesdames, de vous adresser mes plus sincères félicitations à l'occasion du centenaire des *Lyceum Clubs Internationaux* !

grace.brockington@wolfson.oxford.ac.uk